

Culture



David STOLL, *Fishers of Men or Founders of Empire? The Wycliffe Bible Translators in Latin America*, London, Zed Press; and Cambridge, Mass. Cultural Survival, Inc., 1982. Canadian Distributor: Between the Lines, Toronto. 344 pages, \$15 (paper), \$43 (cloth)

Bernard Arcand

Volume 4, numéro 2, 1984

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1078277ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1078277ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Canadian Anthropology Society / Société Canadienne d'Anthropologie (CASCA),
formerly/anciennement Canadian Ethnology Society / Société Canadienne
d'Ethnologie

ISSN

0229-009X (imprimé)

2563-710X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Arcand, B. (1984). Compte rendu de [David STOLL, *Fishers of Men or Founders of Empire? The Wycliffe Bible Translators in Latin America*, London, Zed Press; and Cambridge, Mass. Cultural Survival, Inc., 1982. Canadian Distributor: Between the Lines, Toronto. 344 pages, \$15 (paper), \$43 (cloth)]. *Culture*, 4(2), 75–76. <https://doi.org/10.7202/1078277ar>

Tous droits réservés © Canadian Anthropology Society / Société Canadienne d'Anthropologie (CASCA), formerly/anciennement Canadian Ethnology Society / Société Canadienne d'Ethnologie, 1984

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

un vaste mouvement coopératif à connotation religieuse qui s'est développé dans les hautes terres indiennes du Guatemala pendant les années 60 et 70. Ironie du sort c'est l'État lui-même, issu du coup d'État de 1954, qui avait encouragé la naissance de ce mouvement, rappellent les auteurs, et avait pris soin de le confier à l'Église catholique, le tout pour écarter définitivement le Péril rouge.

Seulement voilà. On n'avait pas prévu que les autochtones, privés depuis quatre siècles de toute possibilité d'organisation au-delà de la communauté locale, se regroupaient spontanément dans les coopératives et que ces dernières en viendraient à constituer un important mouvement de défense contre l'exploitation féodale et l'oppression ethnique. Déjà en 1967, on comptait 145 coopératives et 27 000 membres; en 1975, on atteignait 510 coopératives et 132 000 membres. Comme ce dernier chiffre n'inclut que les chefs de famille, en fait, c'est tout l'Ouest indien qui se trouve dans la mouvance de l'organisation (il est intéressant de noter que jusqu'à cet ouvrage, presque rien n'a été publié sur ce mouvement de base, seuls les partis politiques officiels et la guérilla monopolisaient l'attention des chercheurs).

Après le tremblement de terre de 1976, tandis que le général Laugerud partageait avec un cercle restreint la manne inespérée de l'aide internationale, les coopératives autochtones entreprenaient d'elles-mêmes la reconstruction de leurs communautés et s'imposaient rapidement comme les seuls intervenants, responsables, auprès de plusieurs O.N.G. Le gouvernement se réveilla: tout mouvement populaire autonome est une menace au désordre établi. En 1976-77, dans le seul département d'El Quiché, près de la frontière mexicaine, on assassina 150 leaders indiens. Quiconque a participé aux campagnes d'alphabétisation, de modernisation agricole, voire qui a voyagé plus qu'il ne devrait, a son nom inscrit sur les listes noires de l'armée et des groupes para-militaires. Un des témoins rapporte qu'il ne peut retracer *aucun* des dizaines et des dizaines d'étudiants qu'il a eus dans un cours pour adultes de formation technique.

Si, dans sa phase initiale (1976-79) la répression se limitait surtout à des leaders, les Indiens ont découvert, progressivement, un autre objectif. Lorsqu'on passe d'atrocités isolées au massacre de villages entiers, lorsqu'on trébuche sur des cadavres mutilés au détour des chemins, les rumeurs fantaisistes du début font place à la panique. Un Indien confie, en 1981, à un missionnaire: «L'armée ne s'arrêtera que quand tous les Indiens auront été massacrés».

Sur quatre millions, plus d'un million a été à ce

jour, déplacé: entassé dans les bidonvilles de la capitale où un habitant sur deux est sans travail; regroupé dans des «villages protégés» où on les fait travailler, gratuitement, à la voierie; ceci, sans compter les dizaines de milliers qui ont traversé à pied les montagnes pour se réfugier dans le Chiapas, au Mexique.

Les témoignages réunis dans le livre permettent aisément de voir comment les autochtones perçoivent la guérilla. Ils ne s'y sont pas incorporés en masse et n'en sont pas tous devenus sympathisants: l'immense majorité se voit simplement prise dans le feu croisé d'une guerre civile qu'elle n'a pas désirée. Mais les indigènes, de l'avis général, ne placent pas les deux camps sur le même pied. D'un côté, il y a l'armée, dont chaque génération d'entre eux a eu à subir les brutalités, même si elles n'atteignaient pas encore le paroxysme d'aujourd'hui; de l'autre côté, des combattants qui ne tuent pas les paysans désarmés, ne violent pas les femmes, ne brûlent pas les récoltes et dont la présence est souvent—paradoxalement—leur seule protection.

Le livre de Davis et Hodson vise à sensibiliser l'opinion nord-américaine à la destruction systématique d'une culture et d'un peuple—tâche reprise à son compte par l'actuel dictateur Mejia Victores. Peut-être aurait-il dû souligner davantage que la résistance maya, forte de quatre siècles d'expérience, se poursuit. Comme l'affirmait récemment un dirigeant autochtone:

Nous ne sommes pas un peuple qu'on a lancé ici avec une fronde. Nous avons nos racines ici... Nous sommes la majorité. Nous avons beaucoup à dire et beaucoup à connaître encore. Nous sommes les Mayas; nous sommes un peuple égal à tous les autres.

David STOLL, *Fishers of Men or Founders of Empire? The Wycliffe Bible Translators in Latin America*, London, Zed Press; and Cambridge, Mass. Cultural Survival, Inc., 1982. Canadian Distributor: Between the Lines, Toronto. 344 pages, \$15 (paper), \$43 (cloth).

Par Bernard Arcand
Université Laval

Cet ouvrage offre très probablement la meilleure des introductions disponibles à cette extraordinaire organisation, le Summer Institute of Linguistics/Wycliffe Bible Translators, qui envoie aujourd'hui plus de 4000 linguistes/missionnaires essayer de traduire le Nouveau Testament en plus

de 700 langues et qui espère ainsi couvrir toutes les langues de la planète d'ici la fin du siècle. Les ethnologues qui, vus d'ailleurs, font souvent figure de cousins des missionnaires en compétition pour les âmes des mêmes «Indiens», risquent fort de devoir partager tous leurs terrains avec un ou plusieurs membres du SIL/WBT. Mieux vaut savoir de qui il s'agit et c'est là que David Stoll nous rend un service inestimable.

Les premiers chapitres expliquent les origines du mouvement, depuis la traduction assez particulière de la Bible par C.I. Scofield et la crainte d'une équation entre christianisme et socialisme qui fit naître leur anti-communisme fanatique, jusqu'aux aventures, dans les années 20, du fondateur de l'organisation parcourant à pied l'Amérique Centrale pour vendre des bibles. Ensuite, Stoll résume les activités du SIL/WBT en Amérique Centrale, au Mexique, en Asie du Sud-Est, aux Philippines, au Pérou, en Colombie et en Équateur.

L'ouvrage a le très grand mérite de couvrir tous les niveaux de l'entreprise: les simples traducteurs essayant de comprendre les complexités sémantiques de langues étrangères et vivant dans des endroits qui leur paraissent perdus dans les bois, les cadres moyens qui doivent négocier les ententes contractuelles avec les autorités nationales et donc s'ajuster constamment aux subtilités de la politique locale, et enfin les cadres supérieurs qui assurent une large part du financement de l'opération, fréquentent le «tout Washington» et entretiennent l'appui d'hommes aussi puissants que H.L. Hunt et Richard Nixon.

Le portrait tracé par Stoll est celui d'une organisation fourbue de paradoxes. Paradoxe de se prétendre une institution scientifique de linguistique (le SIL) à l'étranger et de se dire une organisation missionnaire (le WBT) à domicile, seules façons de gagner accès aux pays étrangers et d'assurer son financement aux USA. Paradoxe de vouloir recruter d'excellents linguistes qui soient d'excellents croyants et des gens disposés à vivre dix ou vingt ans en terrain de mission (le plus souvent, c'est la qualité de la linguistique qui en souffre). Paradoxe enfin, de simples traducteurs honnêtes et sincères au sein d'une organisation dont les grands patrons savent qu'il est essentiel de tenir tous les discours, même les plus contradictoires, afin de plaire toujours à tout le monde.

La question "*Fishers of men or founders of empire?*", nous laisse sous-entendre David Stoll, a été volontairement mal posée: l'un ne va pas sans l'autre. Il est évident que vouloir faire du monde un milieu moins terrifiant en le rendant plus semblable aux USA sera toujours un projet attrayant pour le

conservatisme américain. En répétant que les Indiens ont moins besoin de terres que de bibles et que tous, comme disait Paul aux Romains, doivent respecter les autorités civiles, le SIL/WBT fait très souvent l'affaire des propriétaires terriens, des autorités civiles ou militaires et de tous ceux et celles qui luttent contre les communistes, les «indigénistes», parfois le clergé catholique et presque toujours les organisations amérindiennes. En même temps, les missionnaires-linguistes constituent une cible fragile et leur expulsion du pays peut servir de concession facile à l'opposition, comme au Mexique, ou de réaction contre la politique américaine, comme en décidèrent les généraux brésiliens irrités par l'attitude de Jimmy Carter leur refusant l'énergie atomique, tout en leur mentionnant son intérêt pour les droits humains. Le SIL/WBT a l'ampleur suffisante pour offrir une arme intéressante, mais n'est pas assez puissant pour éviter de faire, dans tous les sens, le jeu de la politique.

L'impact du livre sera très probablement minime auprès des membres du SIL/WBT convaincus, depuis que Jésus leur a dit, que tous les haïront à cause de Lui et convaincus aussi que toute critique de leur oeuvre est fondamentalement le travail du Diable et de son incarnation moderne, le communisme. Très littéralement, le débat risque fort de n'être jamais suivi puisque David Stoll est sans aucun doute le suppôt de Satan. Pour d'autres, et, peut-être surtout, pour tous les parlants de langues exotiques et tous les ethnologues qui risquent fort de les rencontrer, l'ouvrage me semble essentiel.

Yvonne ARTERBURN, *The Loom of Interdependence*. Delhi, Hindustan Pub. Corp., 1982, 205 pages, Rs. 60 (cloth).

By Eva Friedlander
New York University

The cooperative movement has been an integral part of India's national economic policy; yet with the exception of Baviskar's work on sugar cooperatives in Maharashtra, and Winslow's on cotton cooperatives in the same state, virtually no anthropological research has been carried out on this important subject. Dr. Arterburn's study of silk-weaving cooperatives in the south Indian city of Kanchipuram is, therefore, a welcome addition to the literature. It is also one of the few anthropological monographs coming out of South Asian studies that has direct and immediate policy implications for India's economic development and, implicitly, for other developing countries as well.

The overall issue to which the book addresses